Poésies

d'Antoine-François de Montiquet.

Dédiées à Messieurs les Capitouls

de l'année 1779.

Jean Jacques Dupuy, seigneur de [illegible] de Montbrun
et Marianne de la Claverie de Toupet sa femme.

Louis Dupuy chevalier de malte,

Barthal Dupuy Montbrun chevalier de Montbrun,
Seigneur de Guitalens, capitaine au régiment de Beaunois

Ex mei Libris C. D....

Toulouse, 8 Sept. bre 1874

Opuscule très-rare et que la Biographie toulousaine ne cite pas dans l'article consacré à l'auteur, Jean François de Montégut, conseiller au parlement de Toulouse, né en 1726, d'une mère qui se distingua dans les Lettres, mort guillotiné à Paris, le 20 avril 1794.

Il avait cinquante trois ans lorsqu'il publia ce poëme, où il ne brille guère ni comme poëte, ni comme historien, ni comme prophète. Madame de France, dont célébrait la naissance, ne s'appelait pas Marie-Louise-Charlotte, mais Marie-Thérèse Charlotte. Cette première fille de Louis XVI et de Marie Antoinette, naquit à Versailles le 19 décembre 1778; elle fut baptisée le même jour par le Cardinal de Rohan, tenue sur

BIBLIOTECA TOULOUSE

les fonts par Monsieur (frère du roi) au nom du roi d'Espagne, et par Madame, au nom de l'Impératrice-reine, Marie-Thérèse d'Autriche. Elle épousa, le 10 juin 1799, à Mittau, son cousin-germain, le duc d'Angoulême, fils aîné de Charles X.

M. de Montégut était bien informé lorsqu'il annonçait dans ses vers, dès le mois de mars 1779, la nouvelle grossesse de la reine; mais il prédisait fort mal, en saluant d'avance dans l'enfant qui devait naître à la fin de l'automne, un Dauphin appelé aux plus brillantes destinées. « A peine accouchée de Madame, elle se trouva grosse, crut avoir un Dauphin: Elle eut le malheur d'avorter (Michelet, Louis XV et Louis XVI; Paris, Chamerot, 1867, 1 vol. in 8, p. 291.) »

Le poète dédie la première pièce de sa brochure à Madame Louise de Bourbon,

religieuse Carmélite au monastère de St Denis : c'était Louise Marie de France, fille du roi, née à Versailles le 15 juillet 1737, Religieuse carmélite le 1er octobre 1771.

Rsp. Pf XVIII - 421

POÉSIES

D'ANTOINE-FRANÇOIS DE MONTÉGUT;

DÉDIÉES

A MESSIEURS

LES CAPITOULS

DE L'ANNÉE 1779,

A l'occaſion, & à la gloire de leur zèle pour la Religion, & pour l'Auguſte Famille de nos Rois.

A TOULOUSE,

De l'Imprimerie de Me. RAYET, Imprimeur-Libraire, Place du Palais.

M. DCC. LXXIX.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

POÉSIES

DIVERSES

A MESSIEURS

DES CAPITOULS

DE TOULOUSE.

A Religion, & à la gloire de leur ville
pour la Religion, & pour l'honneur
de leurs Fêtes.

A TOULOUSE,

POUR célébrer la naiſſance de Madame de France, Marie-Louiſe-Charlote de Bourbon, premiere Dame de France, MM. les Capitouls de l'année 1779, ouvrirent à cet égard la fête de Toulouſe, par une abondante & publique diſtribution de Pain, de Viande & de Vin, à plus de trois mille Pauvres. L'élégance & la majeſté, les véridiques & ingénieux ſymboles, l'ordre & le goût, la décence, ſans prodigalité, de l'illumination de la Façade du Capitole; illumination mêlée d'un italique, genre d'artifice auſſi merveilleux qu'il fut, heureuſement exécuté! La Symphonie d'un triple orcheſtre, ou des Concerts de joie, précéderent & ſuivirent les danſes publiques, analogues à la décente gaîté de cette Fête. Tout y contribua parfaitement à juſtifier les univerſelles acclamations, & à répondre à l'attente unanime des ſpectateurs, ſous les auguſtes Magiſtrats qui en ont été les Mécènes & les ordonnateurs.

Comme à tous égards, ces vrais Pères de la Patrie en rempliſſent tous les devoirs; auſſi, pour dignement les célébrer, faudroit-il ici un Orphée: *moi qui ne le ſuis point*, j'en laiſſe toute la gloire à ce vers caractériſtique de la Henriade de Voltaire, où il n'y a de moi que d'avoir ſubſtitué le pluriel au nombre ſingulier.

Nés pour tous les Emplois, ils ont tous les talens.

Comme dans toute fête publique d'obligation, il eſt heureux & néceſſaire d'y faire entrer la Religion; on commence cette Brochure, par un Cantique ſur la Nativité de J. C., dont, non loin du Carême, l'Egliſe ſolenniſe annuellement la fête: ce Cantique eſt dédié à Madame Louiſe de Bourbon, Religieuſe Carmélite, au Monaſtère de Saint Denis. On continue la même Brochure par une Idille en Vers libres, mêlés de ſymphonie & de chant, ſur la naiſſance de Madame de France, Marie-Louiſe-Charlote de Bourbon, premiere Dame de France.

On ajoute à ce ſecond ouvrage, un Poëme ſur la prochaine naiſſance de Monſeigneur le Dauphin, que l'Idille promet à la France ſur la fin de l'Automne. L'époque du travail de ce Poëme a fourni à l'Auteur l'heureuſe occaſion d'y célébrer les Maritimes triomphes de Louis Seize ſur les Anglais, en conſéquence de ſon pacte d'amitié & de commerce avec les Américains.

On termine enfin cette Brochure, par une Élégie de la France au Roi, ſur la mort de Louis Quinze, ſur-nommé le bien-aimé. Il n'a point tenu à l'Auteur qu'elle n'ait paru dans l'année même du deuil de cet Auguſte Monarque : Après un involontaire retard de plus de trois ans, l'Auteur fait aujourd'hui courir à ſon Élégie le riſque de l'impreſſion : c'eſt à elle ſeule à faire, auprès de ſes Lecteurs, ſon heureuſe ou fatale deſtinée. Malgré le ſéduiſant langage de l'amour propre, que l'Auteur s'interdira toujours, la médiocrité de ſes talens ne forme pour ſon Ouvrage que des vœux, non de complaiſance, mais de juſtice ; celle qu'il réclame, & qu'on ne ſauroit lui refuſer, c'eſt de pouvoir certifier ici qu'il ne donne cette Élégie, que pour acquitter un tribut de regrets, de vénération & de zèle, dont ſa Poéſie, étoit d'inclination & par devoir, auſſi comptable à l'Auguſte mémoire de Louis le bien-Aimé, qu'aux ſincères & immenſes regrets de Louiſe Seize, à la mort de ſon Auguſte aïeul.

Si l'inſipide, frivole & pernicieuſe multiplicité de tant de puniſſables Brochures, dont l'on inonde plus que jamais en France le public; ſi la fatalité de cette lecture, qui n'a que trop de *partiſans*, & *qui pour eux n'eſt que* trop généralement, l'illégitime ſupplément d'un vrai mérite, d'une étude utile & d'un travail d'obligation ; ſi les affreux progrès de ce littéraire ſcandale, loin de s'accroître, ne viennent au plutôt à ceſſer, & pour toujours ; combien ne ſeront-ils point toujours plus contagieux pour la gloire des Sciences & des Arts, & ſur-tout pour l'intégrité de la Foi & des Mœurs, dans l'Empire du Roi très-Chrétien ; Monarque à tous égards ſi parfaitement digne, & ſi légitimement titré, par les Souverains Pontifes, du nom de fils aîné de l'Egliſe, Catholique, Apoſtolique & Romaine.

ENVOI

ENVOI

DU CANTIQUE

SUR LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST,

A Madame LOUISE DE BOURBON, *Religieuse Carmélite au Monaſtère de St. Denis.*

TOI que la France voit, en Fille obéiſſante,
Après plus de quinze ans & d'épreuve, & d'attente,
Obtenir de LOUIS, la juſte liberté
De faire à Dieu le Vœu de ta Virginité;
Pour hâter l'heureux jour de cette Sainte offrande,
Du Louvre des Bourbons tu voles au Carmel;
Les Vierges de Thérèſe exauçant ta demande
Te donnent pour époux le Fils de l'Éternel:
De lui ſeul chaſte amante, & digne imitatrice,
Dans ton Cloître, il te voit chérir ton Sacrifice;
Sans volonté, ſans biens, pénitente par chois;

Fille d'un Roi, tu vis pour le ſeul Roi des Rois ?
D'un favorable accueil honore ce Cantique,
D'un Dieu fait homme on peint dans cette œuvre Lyrique
Le prix, & le beſoin de ſa Nativité :
* Mets en chant mon travail, à ta ſeule harmonie
Il devra ſon mérite & ſa publicité ;
Aux charmes de ta voix, au feu de ton génie
Après bien des refus de ton humilité
Mes Vers tiendront de toi leur triomphe & leur vie.

Daigne encor Vierge Auguſte, à la France permettre
Des pleurs hélas trop dûs à ton Père, à ſon Maître :
Ce tribut mérité par un des plus grands Rois,
Elle vient aujourd'hui l'acquitter, par ma voix.

CANTIQUE

SUR LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

L'ouverture du Cantique, doit être dans un goût de triomphe, & d'alégreſſe, pour imiter la mélodie des Anges, & la joie des Bergers, à la Nativité de Jéſus-Chriſt : les Récits, & les Chœurs doivent être précédés d'une Symphonie analogue au ſens des paroles.

FILS d'un père coupable, enfants infortunés,
Proſcrits, avant que d'être nés ;

* Aux jours de leurs récréations, les Carmélites chantent des Cantiques par elles-mêmes compoſés & mis en Muſique.

Par l'infernal ſuccès, Lucifer, de ta rage ;
Du crime, & de la mort tu fis notre apanage !

Qui nous rendra le droit au céleſte héritage
Perdu par notre iniquité ;
C'eſt le Verbe fait chair ; à ſa Nativité
Payons tous le tribut d'un adorable hommage.

GRAND CHŒUR.

Gloire au plus haut des Cieux, gloire au ſeul Tout-puiſſant,
Avec l'homme il n'eſt plus en guerre ;
Paix éternelle ſur la terre,
A tout Mortel qui vit, & qui meurt pénitent.

Conçu de l'Eſprit-Saint, le Rédempteur du Monde
Touche enfin au moment de ſa Nativité ;
Il ſort des Chaſtes flancs d'une Vierge féconde,
Unique en ſa Maternité.

RONDEAU.

Au jour où naît le Roi des Rois
Pour être mon Sauveur, mon Maître,
Trop de Prodiges à la fois
Ne ſauroient à mes yeux paroître.

La nouvelle clarté des Aſtres de la Nuit
Brille dans l'Empirée à l'égal de l'Aurore
Quand de ſes traits de flamme elle perce, & colore
L'Horiſon nuancé d'un feu qui m'éblouit.

Enfin le Monde entier change de deſtinée :
Mère des plus ſanglants revers
Déja de toutes parts la Guerre eſt enchaînée,
L'abondance, & la Paix, règnent dans l'Univers.

Au jour où naît le Roi des Rois, &c. bis.

. . . . . .
. . . . . .

Venez Zéphirs, volez, que vos chaudes haleines
Sur nos Côteaux, & dans nos Plaines
Annoncent le retour de la Saiſon des fleurs ;
Venez parfumer l'Air des plus douces odeurs.
* Qu'ai-je dit ! . . . . Non Zéphirs fuyez loin du Meſſie ;
Il choiſit de l'Hyver les plus âpres frimats
Pour le premier jour de ſa vie :
Les débris d'une Étable, une Crêche, les Pleurs,
La mort ſur une Croix, au midi de ſon âge,
Pour nous c'eſt la Rançon où ſon amour l'engage.

* Il conviendroit, par une Fuge, que la Muſique changeât de mode dans ce Récit.

GRAND CHŒUR.

Jéſus vient ſauver tous les âges ;
Éclairs, flambeaux des noirs Orages,
Ne roulez plus vos flammes dans les Airs :
Carreaux d'un foudroyant Tonnerre,
Ceſſez d'épouvanter la Terre ;
Grondez ſeulement aux Enfers.

Inviſibles témoins de nôtre Mélodie,
Échos, aux plus lointains Climats
Annoncez le Fils de Marie,
Et ſa Naiſſance, & ſes appas.

Chantez, Angélique Milice ;
Chantez de Jéſus les Bienfaits ;
Pour nous, dès ſa Naiſſance, il s'offre en Sacrifice ;
Et ſe punit de nos forfaits :
Chantez, Angélique Milice,
Chantez de Jéſus les Bienfaits.

Par le plus heureux des mêlanges,
Bergers, uniſſez vos Concerts
Aux Chants, dont tous les Chœurs des Anges
Rempliſſent aujourd'hui les Airs.

Chantres des Bois, par vos Ramages,
Célébrez votre Créateur ;

Arbres, reprenez vos feuillages
Pour annoncer un Dieu Sauveur ;
Malgré la piquante froidure
Qui règne, & croît à chaque inſtant
Ruiſſeaux, que votre doux murmure
Endorme le Divin Enfant.

A la Naiſſance du Meſſie
Les Loups, ainſi que les Agneaux ;
Déſaltérés aux mêmes eaux
Eurent la même Bergerie :
Les Cerfs, les Daims, avec les Ours ;
Vinrent aux mêmes Pâturages ;
Un Soleil pur, & ſans nuages
Éclaira le plus beau des jours.

GRAND CHŒUR.

Pour le ſeul Fils du Tout-Puiſſant ;
Qu'à nos Chants toute voix s'uniſſe ;
De l'Aurore, au Couchant ;
Que tout obéiſſe,
Que tout applaudiſſe,
A Jéſus Naiſſant,
Gloire à ſes Pleurs, gloire à ſon Sacrifice ;
Gloire à ſon Berceau triomphant.

IDYLLE

EN VERS LIBRES MÉLÉS DE SYMPHONIE, ET DE CHANT,—

SUR la Naiſſance de Madame DE FRANCE, Marie-Louiſe-Charlote de Bourbon, première Dame de France.

Une Symphonie vive, & majeſtueuſe, alégre, & champêtre, doit tenir lieu d'ouverture à cette Idylle: la Symphonie ſervira encore de prélude au chant des Récits, & des Chœurs des Bergers.

TOI, qui déja promets à la France, à l'Autriche
Et dès l'Hyver prochain, l'Étrenne la plus riche
Que puiſſent recevoir ces deux grands Potentats,
Pour la proſpérité de leurs vaſtes États;
Princeſſe, qui dès-lors aux Couches de ta Mère,
Feras de ton berceau le Louvre de ton Frère,
Héritier en naiſſant de l'Empire des Lys,
Après cent ans encor du règne de LOUIS:

Apprends ici de moi, que dans mes Vers, ton Père,
Veut qu'aujourd'hui je chante & la Sœur, & le Frère;
Pour obéir ſoudain aux ordres de mon Roi,
Sans devoir l'oublier, je commence par toi.

En faveur de LOUIS, & de cette Princeſſe,

Deſtin ; que ton pouvoir change l'ordre des temps :
Tu m'exauces..... je vois que ce jour d'alégreſſe,
Dans tout le céleſte empirée,
Par ſon éclat & ſa durée,
Reſſemble aux beaux jours du Printemps :
Pour mes Concitoyens tu fais encore plus ;
Preſque au couchant de cette année
L'Hymen, Mercure & Pan, ſont du Ciel deſcendus :
Ainſi que nos Bergers, je les vois ſe hâter
De célébrer un Hyménée
Qu'on ne ſauroit trop tôt chanter.

Toulouſe, Ville auguſte, & ma chère Patrie,
Où la Garonne, au ſein d'une route fleurie,
Roule ſes flots d'argent ſur des ſables dorés ;
Bords heureux, enrichis des tréſors de Cérès,
L'émail de vos Gazons, ſur votre beau rivage,
Les accens de l'Écho, non loin d'un verd bocage,
Les Oiſeaux que j'entends y mêler leurs accords
Aux joyeuſes Chanſons des Iris de ces bords ;
Tous veulent que tu ſois Toulouſe mon Permeſſe,
Pour chanter de LOUIS la première Princeſſe ;
Et qu'un Ciel toujours pur, & jamais orageux
Éclaire d'un Vieillard le travail haſardeux.

Garonne, que ton fleuve, émule du Pactole,
Enrichiſſe ma Verve, & la rende aujourd'hui
Digne des Magiſtrats dont j'implore l'appui :
Ils me l'ont accordé..... Je vois leur Capitole
Par leur zèle, leur goût, & leur autorité,
Donner à ce beau jour toute ſa dignité.

MERCURE.

MERCURE.

Au nom de Jupiter, Hymen oui c'eſt Mercure,
Qui par ſon ordre te l'aſſure,
Que tous les Habitants des céleſtes Lambris
Ont célébré *le Don* que tu fais à *LOUIS:*
Toi-même, dans l'Olympe, ainſi que Pan, & moi,
Obéïmes dès-lors à cette douce loi:
Sans apprendre aux Mortels notre divine Fête,
Le Monarque des Cieux, veut que Touloufe fête
Le jour, pour les Français à jamais fortuné,
Où cet auguſte Fruit eſt né,
Pour *faire le bonheur*, & la gloire d'un Trône.
C'eſt ainſi, par ma voix, que Jupiter l'ordonne.

L'HYMEN.

Moi, qui ſur les aimables traces,
Et de Minerve, & de Cypris,
Suivi de Plutus, & des Graces,
Protège ceux que je chéris;
Princeſſe, tu me dois, du jour de ta Naiſſance,
La noble, & viſible aſſurance,
Que la fleur, & l'éclat de tes naiſſants appas
Iront toujours croiſſant, & ne vieilliront pas;
Dans toi, LOUIS a vu, de ſon épouſe aimée,
Naître le premier Fruit de ſa fécondité;
Un ſecond, dans neuf mois, de la France alarmée
Fera ceſſer l'effroi de ſa perplexité:
Sœur alors d'un DAUPHIN, en Royale Princeſſe,

Tu mêleras ta joie à celle de LOUIS ;
Ainſi qu'à la vive alégreſſe
De chacun des Sujets de l'Empire des Lys.

Bergers, ſans plus tarder, ſoyez tous les Orphées
De cette ſeconde Vénus ;
Que pour elle, vos Dons, vos Chants ſoient les trophées
Qu'Elle attend, & qui lui ſont dûs.

PAN.

Flattés d'un pareil choix, inſtruits par moi d'avance,
Du Prix, & de l'eſpoir d'une telle Naiſſance,
Ce peuple de Bergers, Hymen, dans peu d'inſtans,
Par de joyeux, & tendres Chants,
Va commencer cette Fête champêtre,
Où Jupiter nous défend de paroître ;
Afin que ces Bergers, avec célébrité,
Fêtent un ſi beau jour en toute liberté.
Adieu charmants Bergers ; l'Hymen, Mercure, & moi,
De remonter aux Cieux accompliſſons la loi :
Que nous fit le Dieu du Tonnerre,
De reſter moins d'un jour, citoyens de la Terre.

CHŒUR DE TOUS LES BERGERS.

Ils chanteront les Vers ſuivans parodiés, ſur cet Air, *des Fêtes de Verſailles*, par LULLI :

Préparons-nous à la Fête nouvelle.

Que tout ici chante notre Princeſſe,

Qui vient nous remplir d'alégreſſe ;
Que ſa Naiſſance ſoit, Garonne, ſur tes bords,
Le ſeul objet de nos joyeux tranſports.

Daphnis & Narciſſe, chanteront en récit, les Vers ſuivans parodiés, ſur les Airs de ces deux Muſettes.

Premier Air. Cherchons la paix dans cet Azyle.

Second Air. Chantez, raiſonnez ma Muſette.

NARCISSE.

Venez mêler votre ramage
A nos Chanſons, jeunes Oiſeaux ;
Et vous, Échos de ce rivage,
Redoublez-y le ſon des Chalumeaux ;
Avec nous, dans votre langage,
Chantez ce jour, Fontaines, & Ruiſſeaux.

DAPHNIS.

Loin de nous guerrière Trompette ;
Ta voix aſſourdiroit nos Airs :
Hâte-toi, champêtre Muſette,
D'unir tes ſons à nos charmants Concerts.

2*de. repriſe.* DU CHŒUR DE TOUS LES BERGERS.

Que tout ici chante notre Princeſſe,
Qui vient nous remplir d'alégreſſe ;

Que sa Naissance soit, Garonne, sur tes bords,
Le seul objet de nos joyeux transports.

ALCANDRE.

Oui, Bergers, c'est à tort qu'on nomme la Garonne,
Dans ses promesses fanfaronne ;
Elle qui dans son cours, pour l'une & l'autre Mer,
Ouvre un double chemin au moins hardi Nocher ;
Elle, dont l'onde utile, & soumise à la France,
A plus d'une Province apporte l'abondance ;
Par les soins de BRIENNE, elle, à nos Toulousains,
Qui donne un Quai, deux Ports, & plusieurs Magasins :
Si l'on suit les projets de ce vaste Génie,
Que ne va point encor lui devoir ma Patrie !
Rome, Londres, Madrit, Vienne, Paris en vain
Essairoient d'égaler son éclatant Destin :
D'une moisson de Fleurs, émaillant son rivage,
C'est elle qui nous laisse y moissonner l'hommage,
Qu'à ta Fille, LOUIS,
Vont offrir, pour nous tous, & Narcisse & Daphnis.
L'Immortelle, la Rose, un Lys, une Anémone,
Ouvrage de leurs mains, ont formé la Couronne
Et le Sceptre, qui sont pour elle, après douze ans,
D'un Hymen couronné, d'infaillibles garans ;
Pour son Trône déja plus d'un Roi la réclame,
Son Père, en l'accordant, va surpayer la flâme,
De celui que son chois,
Fera, sans autre dot, le plus riche des Rois.

TIRCIS.

Pour le Sceptre & pour la Couronne ;

Que Narciſſe, & Daphnis, doivent lui préſenter ;
Et qu'elle voudra bien de leurs mains accepter ;
Flore ſeule pouvant fournir à nos beſoins,
De ſon Royal Berceau fera ſon premier Trône :
Mais Cérès, & Bacchus, & Minerve, & Pomone,
Afin de la mieux ſatisfaire,
Veulent que nous tenions encore de leurs ſoins,
Tous les autres préſents que nous devons lui faire.

Mirtil chantera les Vers ſuivans, ſur cet Air *parodié*, *du Prologue de l'Opéra de Théſée & de Jaſon.*

Sortez de vos Retraites.

MIRTIL.

Pomone lui réſerve
Tous les Fruits de nos champs ;
Cérès, Bacchus, Minerve,
Leurs utiles préſents :
Pour la voir, les Driades
Déſertant leurs berceaux,
Invitent les Naïades
A ſortir de leurs eaux.

3*eme repriſe.* DU CHŒUR DE TOUS LES BERGERS.

Que tout ici chante notre Princeſſe,
Qui vient nous remplir d'alégreſſe ;
Que ſa Naiſſance ſoit, Garonne, ſur tes bords,
Le ſeul objet de nos joyeux tranſports.

Corilas chantera les Vers ſuivans parodiés, ſur la Muſette de Mr. DÉTOUCHES.

Bergers, dans nos Bois,
Venez vous rendre.

CORILAS.

Filles du Cahos,
Pour notre Princeſſe,
D'un fil d'or, ſans ceſſe,
Chargez vos fuſeaux : *bis.*

Qu'une deſtinée,
Fortunée
De ſes jours
Prolonge le cours.
Si vos cœurs, remplis de barbarie, *bis.*
Par envie,
De ſa vie
Sont jaloux,
Le Dieu du Tonnerre,
Plus de cent ans, ſur la Terre,
L'armera contre vous,
Dans ſon courroux. *bis.*

DAMON.

Pour ne point éprouver, la terrible puiſſance
De ſes foudres vengeurs,
Deſtinés à punir vos jalouſes terreurs,
Parques, implorez ſa clémence;

Et ſon cœur auſſi-tôt, pour unique vengeance;
Vous laiſſant vos remords, oublira vos fureurs.

CORIDON.

Bergers, il en eſt temps; qu'une ſeule Muſette
Finiſſe les Concerts de cette auguſte Fête:
Titan, quitte les Cieux, & la plus ſombre nuit
Succède au vif éclat du beau jour qui s'enfuit.

Atis finira cette Fête, par chanter la Muſette, *parodiée*, des Bergeries de COUPERIN; *& le Chœur des Bergers chantera avec lui, à toutes les repriſes de cette ineſtimable Muſette.*

ATIS.

Qu'à nos Chants,
S'accordent les accents
De nos Muſettes;
Célébrons,
Dans nos Chanſons,
La Sœur de pluſieurs Bourbons.

Première repriſe.

TOUS, *enſemble.*

Sa Naiſſance,
A la France,
Dès l'Hyver prochain,
Annonce un DAUPHIN,
Elle eſt l'aſſurance
D'un ſi beau Deſtin:
Chantons-la ſans fin. *bis.*

2*de. repriſe*, à la réſerve du dernier Vers qu'il faudra omettre.

TOUS, *enſemble.*

Oui, ſans ceſſe,
Cette promeſſe,
Remplit d'alégreſſe
Le cœur de tous les Français.

3*eme. repriſe.*

TOUS, *enſemble.*

Après ce chant d'Atis.

ATIS.

Sans alarme,
Son tein calme,
Fait le charme
De nos ſens.

Quatrième & dernière repriſe de l'Air entier, *juſqu'à ce dernier Vers incluſivement, & l'on terminera la Fête par la répétition de l'ouverture de Symphonie jouée au commencement de l'Idylle.*

POËME,

Sur la Naiſſance de Louis de Bourbon, Dauphin de France, annoncée par ſa Sœur, pour l'an prochain, à tous les Sujets de l'Empire des Lys.

BOURBON, pour ton DAUPHIN, que l'Anglaiſe Amérique,
Prépare, avec la France, une Fête publique ;
Elle la doit, ſans doute, au belliqueux ſecours,
D'un Roi, qui de ſes maux vient terminer le cours.

Hyver, affreux Hyver, père de la triſteſſe ;
Pour ne point, aujourd'hui, troubler notre alégreſſe ;
Adoucis la rigueur de tes âpres frimats,
Qui de tous nos Guerriers enchaînent les combats ;
Fuis, en moins de trois mois, le climat de la France ;
Pour hâter du Printemps l'aimable renaiſſance ;
Temps de joie, où LOUIS, grand dans tous ſes projets,
Doit mêler ſes tranſports à ceux de ſes Sujets.

* Enfin, après huit *ans d'attente & d'eſpérance ;*
Le Dieu des Dieux accorde un DAUPHIN à la France ;
Il m'inſpire, & m'ordonne, à ce jour, dans mes Vers,

* Le Lecteur ſubſtituera au temps de la Naiſſance de Mgr. le DAUPHIN, le nombre de 8 à celui de neuf.

D'offrir ſon vrai Portrait aux yeux de l'Univers :
Pour ce Royal enfant, ma Verve, par juſtice
S'enflamme, & rajeunit, avant qu'elle périſſe.

Il naît, & Dieu m'apprend que, ſemblable à LOUIS,
Il fera le bonheur de l'Empire des Lys ;
De ſon règne à venir, quoique déja l'Envie,
Des Rivaux de ſa gloire, arme la Jalouſie ;
Ses exploits, ſes vertus, ſes loix & ſes travaux
Jamais ne ceſſeront de le peindre en héros.

Qu'il ſera grand, ce Prince, & que dès ſa naiſſance
Il en donne aux Français une utile aſſurance !
Il naît, lorſque LOUIS profite en Souverain,
D'un traité de Commerce avec l'Américain ;
Ce pacte d'amitié, néceſſaire à ſa gloire,
Raviſſant aux Anglais l'eſpoir de la victoire ;
Pour nos trajets de Mer, va rendre l'Océan
Libre, & triomphateur de l'orgueil Anglican :
Pareille à l'Océan, la Méditérannée
Sera pour nos Vaiſſeaux une Mer fortunée ;
Et par droit de conquête, on verra Port-Mahon,
Ainſi que Gibraltar, n'obéir qu'à Bourbon ;
A ce double triomphe, il joindra l'entrepriſe
De rétablir un Port, effroi de la Tamiſe ;
Ce travail achevé, par Dunkerque, en un jour,
De Londres ſon tonnerre embraſera la tour ;
Le banc de Terre-Neuve, après cette victoire,
Avec le Canada, redoubleront ſa gloire ;
Et cent autres exploits feront que ſes Vaiſſeaux

N'auront pour ennemis que les vents, & les eaux.
Sans pouvoir être encor l'émule d'un tel Pere,
Le Dauphin en naiſſant eſt ſemblable à ſa Mere ;
* Premier, & digne fruit de ſa fécondité,
Il hérite au berceau de toute ſa beauté :
Majeſtueux, comme elle, il a ſes traits, ſes graces ;
Et la fable, à Narciſſe a prêté moins de graces ;
Que n'en a l'héritier de l'Empire des Lys ;
Il eſt formé d'un ſang au-deſſus de tout prix ;
Sang à la fois Lorrain, Français & germanique,
Sang guerrier par devoir, & par goût pacifique ;
Sang, qui dans ſa parure, auguſte, & ſans excès,
Du luxe s'interdit les atours inſenſés ;
Atours, dont la coûteuſe, & ſuperbe indécence,
Altère, perd les mœurs, enfante l'indigence ;
Sang ennemi du crime, amateur des vertus,
Dont il ſoutient les droits, & proſcrit les abus ;
Sang, pour qui l'éloquence, avec la Poéſie,
Jamais ne ſauroient trop employer leur génie,
A louer ſa nobleſſe & ſon antiquité,
Sa Puiſſance, ſa gloire, & ſa chrétienneté ;
Sang, enfin, dans lui ſeul qui m'offre, & qui raſſemble
Du mérite en tout genre & l'éclat & l'enſemble.

** Que d'attraits le Dauphin ne prodigue-t-ils pas ;
A tout admirateur de ſes riches appas ?
Pour nuancer ſon tein, dès ſa premiere aurore,
Sur l'albatre la roſe y commence d'éclore ;
Une tendre paupiere à peine ouvre ſes yeux ;

* Il faudra ſubſtituer au mot de premier celui de ſecond.

** A raiſon de ſon étendue, on ne trouvera cette note qu'à la fin de ce Poëme.

Qu'ils fixent, ſans effroi, le grand flambeau des Cieux:
Après ce Prophétique, & merveilleux préſage
On ne ſauroit douter du feu de ſon courage.

Tel le Roi des Oizeaux, ſoleil à tes rayons
Éprouve les regards de ſes jeunes Aiglons;
Si d'un œil intrépide ils fixent ta lumière,
A planer dans les airs, il les éleve en Père;
Et les monts ſourcilleux, les côteaux & les bois
Retentiſſent bientôt de leurs hardis exploits;

Des pleurs, des cris de joie, & jamais de triſteſſe
Qui d'une ame ſans tâche atteſtent la richeſſe;
Peignent ſon caractère & ſa félicité
A des traits d'Innocence, & d'affabilité:
Un aimable ſouris, à l'inſtant qu'il s'éveille,
Sort du charmant contour de ſa bouche vermeille;
Quand le temps du ſommeil vient fermer ſes beaux yeux,
D'officieux ſourcils ſe courbent auprès d'eux;
Pour le mieux garantir de l'importun hommage
* Des inſectes volens au tour de ſon viſage,
Où leur bourdonnement, nuiſible à ſon repos
Altéréroit le ſang de ce jeune Héros:
Des geſtes d'alégreſſe, & de reconnoiſſance,
Lui font payer les ſoins qu'on prend de ſon enfance;
Qui ne ſauroit encore articuler des ſons;
Sa main tient pour jouet le ſceptre des Bourbons;
Mais ſa tête ne doit qu'avec leur diadême
L'annoncer dans cent ans pour Monarque ſuprême:
Juſqu'alors il ſera, par devoir & par choix,

* Les Mouches & les Couſins.

Le premier des ſujets d'un de nos plus grands Rois :
Quand il ne ſera plus ! il lira ſon hiſtoire
Pour imiter en Roi ſes vertus, & ſa gloire.

---

* Si dans la peinture, que dans ce Poëme, l'Auteur a fait des auguſtes, & charmans attraits de Monſeigneur le Dauphin, s'il avoit réuſſi à perſuader à nos jeunes Poëtes que le ſublime, tiré des circonſtances eſt une parure eſſentielle à toute véritable Poéſie ; ſans doute qu'ils donneroient déſormais à leurs ouvrages ce genre de mérite & de beauté, que l'Art Poétique de Boileau exige dans toute ſorte de Poéſie : auſſi, dans ſon traité du ſublime, en démontre-t-il dans tout un chapitre l'indiſpenſable néceſſité : ce Légiſlateur de la Poéſie, d'après Horace, me permettra d'ajouter, en faveur de nos jeunes Poëtes, qu'ils doivent exclure de leur choix les circonſtances puériles, & celles qui ne ſauroient recevoir de leur travail la vraiſemblance, la dignité, l'enthouſiaſme, & les graces, qui doivent être inſéparables de toute vraie Poéſie, en tel genre & dans quelle langue que *ce puiſſe être.*

Hoc amet, hoc ſpernat. Promiſſi carminis author.

Si la docilité de nos jeunes Poëtes profite de cet avertiſſement, comme leurs talens le promettent aux Légiſlateurs de leurs ouvrages, ſans doute qu'à leur égard ils obſerveront en toute rigueur, cet eſſentiel précepte de l'Art Poétique d'Horace, puiſqu'il ne ſouffre aucune ſorte de préjugé particulier d'adouciſſemens & d'exception, quand les ouvrages mis en concours ſont irréprochables du côté de la foi, des mœurs, des loix ; de la ſoumiſſion & de la gloire de l'Empire des Lys ; règles invariables, dont l'obſervation ſuppoſe l'entiere lecture & l'examen de l'Ouvrage.

Verum ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.

LA FRANCE AU ROI,

ÉLÉGIE

SUR LA MORT DE LOUIS XV,

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

LOUIS Quinze n'eſt plus ! Lui, par droit de naiſſance,
Que je vis à cinq ans Monarque de la France !
Il n'eſt plus ! qui l'eût cru que ſon règne éclatant
Me dût à ſon midi faire voir ſon couchant !
Il n'eſt plus ! malgré toi, ſur ton front, ſa Couronne
T'annonce à mes regards l'héritier de ſon Trône !
Il n'eſt plus ! Ah permets que la France, avec toi,
En pleurant ton ayeul, pleure ſon ancien Roi.

LOUIS le bien aimé, lui, dont l'auguſte hiſtoire,
M'offre d'un ſi grand nom la juſtice & la gloire :
Lui, toujours ennemi de la duplicité,
Ami de la candeur, & de la vérité,
Lui, chez qui l'orphelin, la veuve & le pupille,

Eurent dans tous les temps un protecteur utile :
Lui, dont l'affable accueil, tel qu'un nouveau Titus,
Sut ſe faire admirer juſques dans ſes refus :
Lui, l'époux bien-aimé, d'une épouſe chérie,
Le Mécène Français des Arts, & du génie,
Lui, qui pour élever mes Princes, ſes Enfants
Leur choiſit des Mentors vertueux & ſavans :
Il n'eſt plus ! lui, qui fut, d'un état Monarchique,
Le bras par ſon pouvoir, l'œil par ſa politique ;
L'arbitre de l'Europe au Congrès de Soiſſons,
Dans la Guerre & la Paix, digne Sang des Bourbons.

Que votre voix, écho, du Couchant, à l'Aurore
Faſſe pleurer la mort que la France déplore !
Grand Roi prête l'oreille à mes plaintifs accens,
Foibles imitateurs de tes gémiſſemens.

Que déſormais la nuit, de ſes plus ſombres voiles,
Couvre du firmament la Lune, & les Étoiles !
Soleil que dans les Cieux ta livide pâleur
Des Bourbons éplorés, annonce la douleur !
Ah ! puiſque j'ai perdu la plus chère des têtes,
Que les vents ſur la Mer déchaînent les tempêtes,
Que franchiſſant leurs bords, les fleuves irrités
Forment un Océan de flots enſanglantés.

Que déſormais Borée, éloigné des Montagnes,
Hériſſe de glaçons les Cités, les Campagnes ;
Que du jour les hibous éternels ennemis,

Pour

Pour l'effroi des mortels, par de lugubres cris,
Faſſent ſortir du ſein de leur affreux repaire,
Avec Lours, & le Loup, le Tygre, & la Panthère,
Pour étancher leur ſoif, dans le ſang des Agneaux.
Que l'on n'entende plus le doux chant des oiſeaux.
En ſolide Chriſtal transformez-vous Fontaines.
Automne, Été, Printems, fuyez loin de nos plaines.
La mort de Louis Quinze, aux plus triſtes Hyvers,
Abandonne à jamais, & la Terre, & les Mers.

De l'Univers, LOUIS, fut-il l'unique Maître?
Non : mais il a fait voir qu'il méritoit de l'être :
Tel ſes Rivaux, ſon peuple, & tous ſes Ennemis
L'ont vu, l'ont admiré, pour l'honneur de mes Lys!
Loin de craindre, grand Roi, d'en être démentie,
La France a pour garants les faſtes de ta vie :
Foible ſoulagement au poids de ma douleur!
Pourrai-je en exprimer l'accablante rigueur!
Vains deſirs! Je le ſens, un faux eſpoir m'abuſe!
A peindre mes regrets, ma langue ſe refuſe!
Mais la douleur muette aux Sujets, comme aux Rois,
Laiſſe toujours du cœur le langage & la voix!

LOUIS Seize, toi ſeul pourrois ici m'apprendre
Ce que pour ton ayeul ton cœur te fait entendre!
Au défaut de ta voix, tes ſoupirs, & tes pleurs
Ne m'annoncent que trop l'excès de tes douleurs!
Leur énorme aſcendant qui t'accable ſans ceſſe
Redouble à chaque inſtant le poids de ma triſteſſe!
Pour vaincre tes regrets, oui ſans les égaler,

Aux dépens de ma gloire, il faut le consoler.
Grand Roi, tout me l'ordonne & rien ne m'en dispense ;
Prête aujourd'hui l'oreille aux plaintes de la France :
Naples, Sardaigne, Autriche, Espagne ; que nos pleurs
N'ayant qu'un même objet, unissent nos douleurs.

Qu'il soit un jour d'horreur, pour ta Famille entiere,
Louis Quinze, ce jour qui ferma ta Paupiere !
Qu'elle compte ce jour, parmi les jours affreux
Qui punissent la terrè, & qui vengent les Cieux ;
Que de ce jour fatal l'époque & la mémoire
Soient en Lettres de Sang, écrites dans l'Histoire ;
Que nos derniers neveux, en y lisant ta mort,
Se disent aussi-tôt, dans un commun transport,
Louis le bien-aimé, que ta Royale cendre
Soit l'objet des regrets qu'elle ne peut entendre !
Que nos yeux & nos cœurs, lui payent chaque jour
Un lugubre tribut de tristesse & d'amour !
Louis Seize, taris la source de tes larmes ;
La France te l'ordonne ; au nom de ses alarmes ;
Obéis, pour ne point redoubler ses regrets,
Si le trépas sur toi faisoit pleuvoir ses traits.
De ton prédécesseur le Palais funéraire,
N'exige rien de plus de ta douleur amère,
Quitte envers ce Monarque, il en est temps, grand Roi,
De bannir de nos cœurs un légitime effroi.
Ton aïeul né mortel, par un triste appanage,
Aux écueils de la mort a dû faire naufrage ;
Il l'a fait ! Mais le Ciel est le bienheureux port ;
Qui désormais l'asyle en vainqueur de la mort.

Chantres du firmament, chœurs d'eſprits *Angéliques*,
Sa victoire eſt l'objet de vos joyeux Cantiques :
Grand Roi, que le pouvoir de leurs céleſtes chants,
De te pleurs & des miens enchaîne les torrents.

Taiſez-vous, mes ſoupirs ! ne coulez plus mes larmes ;
Pour faire ſuccéder la joie, à mes alarmes,
Soudain à mes regards s'ouvre le firmament ;
L o u i s Quinze y paroît ſur un Trône éclatant ;
Une Couronne d'or ſur ſon front eſt placée ;
La palme des élus à mes Lys enlaſſée,
Symbole d'un bonheur ſans meſure & ſans fin,
Eſt le ſceptre immortel qui brille dans ſa main :
Un fleuve, d'éternelle & de pure lumière,
Jailliſſant de ſes yeux, enflamme ſa Paupiere :
Dans une humble prière, au Monarque des Rois,
Pour ma Reine & mon Roi, pour ſon Peuple à la fois,
Je l'entends ..... Il lui dit. O toi ! mon divin Maître,
Dans ta Sainte Sion, toi qui viens de m'admettre,
Qu'un règne de cent ans, pour l'auguſte L o u i s,
Et la proſpérité de l'Empire des Lys,
Laiſſe à la France un Roi qu'on verra ſur la Terre,
Chrétiennement Héros, dans la paix, dans la guerre,
Juſqu'au jour où tu dois le rendre Dieu des Dieux,
Éternel citoyen du Royaume des Cieux :
Il ſe tait .... Dieu l'exauce, & ſa Toute puiſſance
Eſt l'invincible appui du Trône de la France.

F I N.

Permis l'impreſſion du préſent Manuſcrit, ce 10 *Févr.* 1779. LARTIGUE, Juge-Mage, *Juge Conſervateur de l'Imprimerie & Librairie.*

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE

pièces Concernant

la famille Dupuy Montbrun Montesquieu

1.er Carnet 1681-1765

François Dupuy de Lalaga de Baron de Saint Projet et
et Olympe d'Arestens, dame de montesquieu la femme

(110)